

Arthur Rogé

LE DERNIER JOUR

éditions du
Gros
Caillou

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

*Conception graphique et mise en page : Emilie Beaud
Photos ©Adobe Stock*

© Editions du Gros Caillou, 2022
110 avenue Jean Jaurès
69007 Lyon

ISBN : 978-2-49420-200-9

www.editionsdugroscaillou.com

À mes enfants.

Dans un autre monde

À l'aube du malheur

Je suis étendu sur le sol de la terrasse, avec un mal de crâne qui me lance. Comateux, frigorifié, je me touche le front. Ça me pique. J'ai dû glisser. Je me demande ce que je fous là. Ça tourne dans ma tête, j'ai des vertiges, le tournis. Je me tiens à la baie vitrée pour essayer de me relever. J'y parviens avec difficulté. Je reprends mes esprits, mon calme. Je regarde au loin. Je respire doucement.

La ville dort encore.

Les restes de la nuit se font grignoter par une faible lueur. Comme une bougie qui tente de s'affirmer et s'impatiente. Il y a trop de nuages accrochés sur les toits des immeubles. Le ciel est bas et sombre, brumeux même. La lumière voudrait s'épaissir. Mais l'obscurité ne s'enfuit pas. Le soleil gonfle à peine, voilé par le brouillard, incapable de chasser la pénombre. Le matin ne parvient pas à libérer la nuit. C'est un réveil froid et gris, couvert et humide.

Je me revois en face de ces trois hommes, quelques heures auparavant. Où sont ma femme et mes enfants ? Où sont-ils ?

— ARTHUR, MANON, JEANNE !

J'oublie la douleur et le reste, je cours et rentre dans la maison.

Personne. Je crie en appelant ma femme et mes mômes, sans cesse. Je hurle en boucle. Rien, pas une réponse, pas un mot, pas un bruit. Je me précipite pour descendre les escaliers.

— VOUS ÊTES OÙ ?

Je manque de glisser sur la dernière marche à cause d'un doudou qui y traîne. Je m'aventure à l'étage où se trouvent notre chambre, celle d'Arthur et une autre pour les copains qui passent. Elles longent un salon-bibliothèque cosy et douillet.

C'est par la nôtre que je commence.

— JEANNE !

Les volets sont remontés. La lampe de chevet est allumée. Elle inonde la pièce avec ses reflets rouges. Jeanne est au milieu du lit, sur le dos, les bras le long du corps, la couette sur le sol. Elle ne porte que sa culotte échancrée. Son corps est maculé de sang, troué, souillé et perforé, avec des entailles barbares et énormes jusqu'en haut de ses jambes. Des plaies qui remontent jusqu'à sa gorge. Elle est éventrée, abîmée, torturée, ravagée. Au secours ! Je manque de vomir, de m'écrouler, de sombrer. Je fais deux pas en arrière. Je serre les poings. Je ferme les yeux.

Où est ma femme ? Ce n'est pas toi, Jeanne. Non, ce n'est pas elle. Non. Pas là, pas comme ça. Je suis dans un autre pays, ailleurs, celui de l'enfer, de l'horreur, de l'abominable. C'est effroyable. Je rouvre les yeux, avec une odeur qui me gêne, m'agresse, m'opprime. Ce n'est pas une odeur, mais une puanteur intenable, abjecte, immonde. C'est irrespirable. Ça prend aux tripes. Ça m'oblige à reculer encore. Mais je la vois, je la vois si près. Je dois supporter ainsi la femme que j'aime.

Non. Je ne peux pas réaliser ce qui s'impose à moi. Non, je ne le veux pas. Je rêve ? Ou c'est un cauchemar, un malheur dans mon âme ?

Je suis bien là à la regarder, à voir Jeanne, ma Jeanne. À

L'AIDE! Je hurle, je braille, je crie. Je répète avec ma voix qui déraille, étranglée, avec ma voix défaite le prénom de celle que j'aime. Je vais défaillir. J'ai des remontées dans la bouche, des suées qui m'envahissent. La tête qui tourne encore, trop, trop vite, trop fort. Ma tête qui me fait mal. J'ai froid, je suis gelé tout à coup. Mes lèvres tremblent, mes mains aussi, et j'ai la mâchoire crispée, avec l'émotion qui dégueule de mes yeux.

Je me reprends. J'essaye. Le drap-housse est ensanglanté. Je ne tiens plus.

— JEANNE!

J'ai les larmes qui coulent, qui s'échappent, qui noient mon champ de vision et me défigurent. Je chavire, je bascule, je tombe. Je touche son corps, encore et encore. C'est douloureux, brutal. Ça me renverse. Je continue de la bousculer, de la secouer. Je veux qu'elle se réveille, qu'elle revienne à moi.

Mais Jeanne est morte, décédée, assassinée. C'est un cadavre, raide, que je n'ose pas affronter en face.

Il le faut. Encore. Je l'appelle. Rien. Il ne se passe rien. Je m'efforce de la regarder. Son beau visage est triste, apeuré. Il n'y a plus ce coin de sourire sur ses lèvres quand elle dort. Rien d'autre que sa mort qui s'offre à moi. Mon Dieu!

Ce n'est pas ça, un mort. Là, c'est un meurtre. Putain, je suis où? Que se passe-t-il?

— ARTHUR? MANON?... ARTHUR? MANON?

Je lâche la main de ma Jeanne. Elle retombe sur le lit. Lourde et morte. Je sors de notre alcôve d'amour qu'elle avait décorée de tous les endroits où nous avons voyagé. Je chiale. Je n'arrête pas de pleurer. J'ai peur. Je suis effrayé, terrorisé.

— MANON? ARTHUR?

Je cours jusqu'à la chambre d'Arthur, j'ouvre la porte. Je palpe son lit. C'est froid. Il n'y est pas. Je soulève la couette avec des bicyclettes pour motifs. Rien. Personne.

— ARTHUR ?

Je crie plus fort que toutes les autres fois, avec l'énergie qu'il me reste, le désespoir qui me tient et me porte.

Je vais flancher, défaillir, sombrer. Me réveiller ? Oui, je vais me réveiller. Je suis blême, le sang glacé. En nage. Je me précipite maintenant dans la chambre d'amis. Peut-être que mon bonhomme s'y cache. Rien, il n'y a rien. Rien qu'un lit fait au carré et prêt à recevoir des invités.

— MANON ? ARTHUR ? MANON ?

Je beugle, je gueule, je m'égosille, je braille. Encore. Et encore. Plus fort. Mon Dieu, où sont mes enfants ? Manon devrait répondre. Elle aurait dû m'entendre. Je descends les escaliers qui mènent au dernier niveau de la maison. Avec une autre chambre pour des copains et celle de ma fille au bout, avec son immense dressing, qu'elle a tant voulu, et une baignoire trop grande.

— MANON ?

J'ouvre sa porte, qu'elle laisse toujours fermée quand elle dort. La pièce est dans le noir, les volets sont baissés. Je me jette sur le lit. Personne n'y dort. MANON ? Elle n'est pas là. Non, elle n'est pas là. Reste la chambre d'amis en face. J'y vais. Toujours rien. Elle est rangée, propre.

— MANON ? ARTHUR ?

Je fais glisser la baie vitrée. Je sors sur la terrasse. Je tremble. Mes mains tremblent sans que je puisse les contrôler. Je répète les prénoms de mes gosses face à la ville qui ne se réveille pas, enveloppée dans les nuages. Je descends dans le petit parc en contrebas. Je cherche, je scrute, je fouille. Mais je ne remarque rien. Rien d'anormal.

Je continue de regarder, de faire des tours d'horizon, d'aller derrière chacun des arbres, des buissons, des arbustes. Je remonte jusqu'à la maison en criant, sans cesser de les appeler, essoufflé. Je rentre. Je retourne dans la chambre de Manon, je vérifie sous le

lit, dans le dressing. Encore. Je cours jusqu'à la chambre d'amis. J'ouvre les toilettes, les placards, toutes les portes. Je beugle. Je m'époumone. Rien ! Rien que l'horreur de ma voix malheureuse, inquiète, qui résonne chez moi.

Je grimpe les escaliers quatre à quatre. Je ne peux pas entrer dans notre chambre. Je n'y arrive pas. Impossible. Non. Mais il le faut. Oui, il le faut. C'est peut-être là, justement, qu'ils se cachent. Je reprends ma respiration, je me lance et m'y engouffre finalement. C'est horrible. Jeanne, qu'est-ce qu'il nous arrive ? Pourquoi ? Je fais le tour, je surveille chaque coin, recoin, la salle de bains, les commodes. Je recommence. Rien ! Je me précipite dans la chambre de mon fils. Je m'agenouille et scrute aussi sous le lit, puis les placards. Encore. Rien que ce pauvre silence qui règne dans notre villa. Et je continue, j'ouvre tout, l'autre chambre d'amis, la buanderie, les armoires, là où sont les compteurs électriques, la petite pièce transformée en cave pour ranger les bouteilles.

Personne ! Mes enfants ne sont pas là. Où êtes-vous ? Je vous en supplie. Dites-le-moi. Dites quelque chose. Où êtes-vous ?

— OÙ ÊTES-VOUS ? MANON ! ARTHUR !

Mon téléphone ? Où est mon téléphone ? Je vais appeler Manon. Où est cet engin ? Je me demande si je dois d'abord prévenir les pompiers ou les flics. Il n'y a pas de manuel pour ce genre de situations. Je ne sais pas faire ça. Je remonte jusqu'au salon désespérément vide, en reprenant les escaliers quatre à quatre. L'iPhone est posé sur la grande table en bois. Je l'avais laissé là quand j'étais sorti fumer et boire mon café cette nuit. Ça, je m'en rappelle. Je n'ai aucun appel en absence, ni message ni e-mail, rien que de la publicité.

Il est 7 h 43.

Manon est sur messagerie. Je réessaye. Une fois, deux fois,

trois fois, dix fois. Messagerie. J'envoie un SMS. Ça ne marque pas « distribué ». Son téléphone est éteint. Je suffoque. J'ai du mal à respirer. Je sens mon pouls qui tape, qui tape fort, trop fort. Mon cœur qui s'accélère et s'emballe. Je panique. J'ai peur. Je m'assieds. Je respire calmement en ouvrant la bouche en grand. L'air ne vient pas. Il reste coincé dans ma gorge et mon malheur. Les larmes s'abattent sur mon visage comme un déluge. Je vais couler avec, me noyer. Je suis anéanti. Je ne vois plus rien. Je crie. Je hurle. Je crois que je le fais. Mais les sons ne sortent plus, coincés dans la tragédie qui m'arrive. Le chagrin et la peine saisissent tout mon corps, comme des coups de tenaille qu'on m'enfoncerait. Des clous dans ma chair. J'ai mal. Trop mal. Je n'y arrive pas. Pas à faire le moindre geste, ne serait-ce qu'un seul mouvement. Faut appeler la police. Faut venir m'aider. Je vous supplie, mon Dieu, je vous implore leurs vies sauves. Que vous ai-je fait ? Pourquoi ? Pourquoi ? Dans quel monde suis-je ?

Je suis abattu.

Ma femme est morte. Mes enfants ont disparu.

— RENDEZ-LES-MOI ! je finis par rugir.

La femme à l'autre bout

Je me concentre. Je respire un grand coup. Je m'apprête à composer le 17, mais j'ai les mains qui tremblent beaucoup trop. Je ne peux pas tenir le téléphone. Je le repose. Je serre mon poing gauche, puis le droit. J'attends un instant. Je le reprends. Et je compose enfin le 17.

C'est une dame qui répond à l'autre bout du fil, dans la seconde. Je crois qu'elle a un accent des Antilles, avec une voix douce, presque gentille.

— Ma femme est morte. Mes enfants ont disparu, dis-je plusieurs fois.

Elle reste prodigieusement empathique et rassurante. Elle prend d’abord mon adresse et me garde en ligne. Elle m’explique qu’un équipage de police va débarquer dans quelques minutes. Elle me parle, m’apaise. Elle m’écoute. Je répète ce que je viens de voir, de vivre. Je raconte les trois hommes au milieu de la nuit. Ça me fait du bien, à peine.

Je me relève en la gardant en ligne. Je me tiens debout. Je me fais un café. J’allume une cigarette. Je marche en boucle autour de la grande table du salon. Je me rends compte que je fume à l’intérieur de la maison. Jeanne ne voulait jamais, à cause des enfants.

Je ne sais pas pourquoi, l’image de cette photo me vient. Je pense au petit cadre accroché dans le salon de la bibliothèque. Je fête mes sept ans. Je suis dans la petite cuisine avec mes parents en train de souffler mes bougies. Les deux ont une clope au bec. Autre époque, autres mœurs. J’ai l’air tellement heureux sur le cliché, avec un sourire franc, sincère et innocent.

Ça m’arrache une nouvelle larme. Ils ne sont plus là depuis si longtemps.

La femme à l’autre bout du fil continue de me parler. Elle m’explique que mes mômes sont en vie. Qu’on va les retrouver. Qu’il faut les laisser faire leur métier de policier. Il y a eu un drame, un homicide apparemment. Elle en déduit, du fait de l’absence de mes enfants, que ma fille a dû se sauver avec mon fils. Qu’elle a dû avoir très peur de ce qu’elle a vu, entendu. Mais que je peux être fier d’elle. Elle a eu la présence d’esprit de s’enfuir avec Arthur. Elle ne doit pas être bien loin.

J’imagine Manon qui marche pieds nus dans la forêt, juste en legging et avec un tee-shirt toujours trop court pour qu’on voie

son nombril. Il fait froid, le jour ne se lève pas. C'est l'hiver. Un hiver glacial. Elle porte son frère dans les bras, encore en pyjama. Elle a peur, lui, il a le visage déformé par les caprices et l'incompréhension. Il est lourd. Ce n'est plus un bébé, mais un petit garçon qui va à l'école.

Mes enfants sont épouvantés.

Je suis dans un mauvais film, un cauchemar. Dis-moi que je vais me réveiller. Je serai bientôt dans mon lit, Jeanne à mes côtés. T'es enceinte, chérie? C'est cool. Je suis heureux. Je t'aime. Comment on va l'appeler? Si c'est une fille, Adèle, et un garçon, Marius? Ça te plaît? Ce que tu voudras tant qu'on est ensemble.

— On va les retrouver, vous verrez. Restez calme, continue-t-elle avec sa voix qui m'énerve dorénavant.

Une voix gentille qui est devenue molle, qui m'insupporte. Un ton qui me récite des mots. Et ces mots m'angoissent. Qu'est-ce qu'elle me raconte, là, la femme à l'autre bout du fil? Qu'est-ce qu'elle en sait? Bien sûr que t'en sais rien. Rien de rien! J'ai la haine. Une haine et une peur que je ne peux plus contenir. Je lui raccroche au nez. Je prends l'un des tabourets en bois le long du bar qui dessine le comptoir de la cuisine. Je le retourne par le pied et frappe deux fois de suite contre le mur. Le tabouret se fracasse sous la violence du choc.

Ça ne me calme en rien. Ma femme est morte et mes enfants ont disparu.

— RENDEZ-LES-MOI!

Faut que j'appelle la mère de Manon. Je ne sais pas quoi lui dire. Pardon, Stéphanie!

Il est 7 h 58 quand ça sonne à l'interphone, en même temps que deux SMS qui bipent à une seconde d'intervalle. Il y a les noms de Philippine Donjon et de Claire Cabusel qui s'affichent.

— Police! gueulent-ils dans la rue, en frappant sur la porte lourde et métallique.

Le premier équipage

J'écrase ma cigarette.

Je sors leur ouvrir. Ils sont trois. Deux hommes et une femme. Il n'y en a qu'un qui se présente, celui qui se tient devant moi. Un type grand et baraqué, bodybuildé même, avec un visage tout rond en forme de lune et une barbichette blonde qui a dévoré son menton. Il est engoncé dans sa tenue de policier trop étriquée. On dirait que la veste va se déchirer.

— Bonjour. Brigadier-chef Martinez. Vous venez d'appeler le 17. Que se passe-t-il ?

Je les laisse entrer. Ils me suivent jusqu'à la grande table en bois. Ils ont bien vu mon visage décomposé, éreinté et livide. Un visage de cadavre. Je n'ose pas répondre. Je ne peux ni répondre ni parler, à cause des sanglots encore là, coincés dans ma gorge, dans ma bouche. Incapable d'émettre le moindre son.

— Que se passe-t-il, monsieur ? répète-t-il d'un ton aimable, compatissant.

Je sens une main qui se pose sur mon épaule. Je sursaute. Je ne sais pas si c'est l'autre homme ou la femme. Je désigne l'escalier avec ma tête pour leur montrer le chemin. C'est là-bas qu'il y a Jeanne.

— Ma femme est morte et mes enfants ont disparu.

— C'est ce que nous a dit le central. Vous pouvez nous préciser ce qui s'est passé ?

La douleur, l'émotion, la détresse me paralysent. Je n'arrive pas à sortir un propos entier et cohérent. Ce n'est pas possible. Tout ça n'est pas ma réalité.

— On peut voir votre épouse, monsieur ? La chambre est en bas, c'est ça ? On va retrouver vos enfants.

Je dodeline du chef en serrant les dents, la mâchoire crispée. Je pense à Manon et à Arthur. Peut-être que Manon s'est enfuie,

comme a dit la dame à l'autre bout du fil. Elle va rentrer avec Arthur parce qu'elle a eu la présence d'esprit de s'échapper avec lui. Je monte le volume sonore du téléphone à fond, au cas où ma fille voudrait me contacter. Le message que je lui ai envoyé n'est toujours pas distribué.

J'emprunte la première marche. Ils me talonnent. Faut que je prévienne Stéphanie. Faut que je lui avoue cette terrible vérité. Faut que j'appelle Philippine. Faut que je lui dise qu'on arrête tout et que je ne serai plus disponible pour personne tant que mes enfants ne seront pas revenus.

— On va les retrouver. Ne vous inquiétez pas, ajoute la collègue de Martinez.

Je ramasse le doudou d'Arthur qui traîne sur la dernière marche. J'avance jusqu'à la porte de notre chambre. J'ai froid.

— Elle est là... Cette nuit, vers 3 heures, je me suis réveillé. Je n'avais plus sommeil. Je suis sorti fumer, boire un café. J'ai entendu un bruit à l'entrée. Je me suis retrouvé nez à nez avec trois types. J'ai pris des coups et je me suis évanoui. Je me suis réveillé vers 7 heures, je crois. J'étais dehors. Je suis allé voir Jeanne. Elle est là ! Après, j'ai cherché mes enfants. J'ai une fille de quinze ans, Manon, et un fils de trois ans, Arthur. Je les ai cherchés. Ils ne sont plus dans la maison... Je ne veux plus revoir Jeanne comme ça, je leur lâche d'une traite, enfin, en reculant pour ne pas pénétrer dans cette pièce de malheur.

— Je comprends, répète Martinez en entrant le premier dans notre chambre à coucher.

L'autre brigadier reste avec moi. Je me demande s'il me croit coupable, s'il me soupçonne d'avoir fait ça à Jeanne. D'être un assassin. Sa gueule n'est pas gracieuse, avec des boutons, pas comme de l'acné, qui vérolent son visage. Il ne sourit pas. Il me fixe. Il se tient droit face à moi, à moins d'un mètre, les mains dans le dos.

Je me demande pourquoi il reste à me surveiller.

— Vous avez une bien jolie maison, me félicite-t-il.

Connard ! J'ai envie de le frapper, de lui balancer une claque ou un coup de poing. Rarement entendu une chose aussi stupide et inappropriée dans ma vie. Je voudrais lui cracher dessus, le pousser et le violenter pour passer ma haine. La colère et la souffrance, mêlées d'impuissance et de tristesse infinie, me tiennent tous les sens en alerte, trop aiguisés. Agacé, excessif, démuni. Déjà mort.

Malheureux que je suis.

Mais je remercie, machinalement, à cause de mon éducation, cet homme laid qui sent la transpiration et le linge mal séché. Je vais dégueuler de nouveau. Je respire calmement, en faisant quelques pas dans le salon-bibliothèque pour ne plus affronter ce type dont le faciès est si affreux.

— Vous devriez vous nettoyer la figure. Il reste un peu de sang, ajoute-t-il.

Mais mon téléphone bipe. Une fois. Deux fois. Trois fois. Ce n'est pas Manon. Philippine Donjon me relance, encore. Trois SMS. Lâche-moi ! Et l'iPhone sonne maintenant. C'est Stéphanie, la mère de ma fille. Je me dis qu'elle est sauvée, qu'elle est là-bas. Je décroche.

— Manon est avec toi ? je lui demande dans la seconde.

— Et bonjour, c'est une option maintenant ?... J'arrive pas à la joindre. Je voulais savoir si elle était prête pour son DS de français.

— Jeanne est morte... Cette nuit.

— Plaît-il ?

— Jeanne est morte. Manon et Arthur ont disparu, je lui avoue sans même respirer.

Martinez revient et m'interpelle. Il a la mine défaite, toute pâle. Je ne raccroche pas, mais j'entends bien que Stéphanie s'impatiente et ne comprend rien.

— Je viens d'appeler le SAMU. Ils arrivent, annonce-t-il.

— Elle vit encore ?

Il infirme de la tête et reprend.

— J'ai appelé le PC de commandement. L'OPJ de permanence a prévenu le parquet de Lyon. Il arrive avec le procureur de permanence également. Ils vont envoyer une équipe. La brigade criminelle d'abord, peut-être la BRI aussi. On va retrouver vos enfants, continue-t-il, en m'inondant de ces noms de code que je ne comprends pas et dont je me contrefous.

J'entends hurler dans le téléphone. Un cri d'effroi et de panique, un beuglement qui transpire le malheur, le drame qu'on vit et que Stéphanie a saisi. Un gémissement long, terriblement long. Des râles. Elle suffoque. Le téléphone coupe. Je sais qu'elle est déjà dans sa voiture. Je sais qu'elle va arriver.

Pardon !

Martinez me prend le bras. Il a un geste de réconfort. J'ai les larmes qui reviennent, la tristesse qui me submerge. Envahi, dévasté. Mais on reconnaît le bruit de la porte d'entrée qui claque. La porte lourde et métallique. Les trois brigadiers sortent leurs armes de service et courent dans les escaliers pour remonter jusqu'au salon.

Je suis tétanisé, incapable du moindre mouvement.

— Bouge pas ! aboient-ils.

Il est 8 h 06.

Le jour du débarquement

La scène est ridicule.

C'est la femme de ménage qui lève les mains en l'air, avec une expression de désarroi total. Ce n'est pas une femme d'ailleurs, mais un homme qui fait le ménage chez nous, José. Je l'avais

oublié, lui. Il vient le lundi et le jeudi.

Il m'appelle au secours quand je les rejoins. J'explique aux policiers qui il est. José sourit quand on le relâche. C'est un grand type dont le corps, très maniéré, semble désarticulé. Sa voix très grave et son accent portugais tranchent avec l'aspect de ce personnage asexué. Il me demande où sont les caméras. Il croit qu'on tourne un film et que j'ai loué la maison.

— Jeanne est morte. Arthur et Manon ont disparu.

Je lui répète trois fois cette phrase, sans pleurer, sans craquer. Je m'avachis dans le canapé, en allumant une cigarette. J'entends le téléphone biper. Deux nouveaux SMS. Un de plus de Philippine et un autre d'Alexandre Plantevin, c'est le directeur commercial de ma boîte.

Foutez-moi la paix ! Je ne peux rien pour vous. Je ne peux plus rien pour vous. C'est fini.

J'essaye, encore, d'appeler Manon. Messagerie directement. José me tend un cendrier, parce que la cendre de la Camel s'apprête à tomber sur mon sweat. Il m'apporte un café. Il en propose un à chacun des policiers, qui acceptent volontiers. Il a cru qu'on faisait bistrot. Les trois brigadiers se tiennent debout, en silence, juste à côté de moi, contre les baies vitrées. Ils regardent la ville enfoncée dans les nuages et le brouillard.

— José, rentrez chez vous. Ça ne sert à rien aujourd'hui... Rentrez chez vous.

— Monsieur Léo-Paul, je ne peux pas vous laisser comme ça.

Je n'ai pas la force de lui répondre. J'ai mal à la tête. Et le cœur qui s'accélère, qui tape contre la poitrine. Elle me serre, m'opresse. Ça me fait un mal de chien. J'allume une autre cigarette. Le temps est arrêté. Il ne se passe plus rien. J'attends la suite, désœuvré, perdu dans ce monde dans lequel je m'enfonce depuis mon réveil. Un autre monde si loin de toutes mes réalités.

À 8 h 19, c'est le SAMU qui s'invite dans la villa. Un médecin et deux infirmiers.

À 8 h 22, c'est l'OPJ de permanence qui frappe sur la porte lourde et métallique, un Maghrébin d'une trentaine d'années, les cheveux teints en blond. Il porte un costume cintré gris, une chemise blanche avec une cravate sur laquelle courent des pingouins. Ça doit être à cause de ses gosses à lui. J'ai dû lui faire répéter sa fonction à cause de ses mystérieuses initiales. Il m'a pris pour un idiot, mais m'a précisé qu'il était l'officier de policier judiciaire de permanence.

À 8 h 25, l'interphone résonne, c'est une femme d'une quarantaine d'années, un peu bouffie et marquée, trop forte, avec un air sévère et autoritaire. Elle se présente comme le procureur de permanence. C'est quoi ça ? Un procureur, c'est pas celui qui accuse ? Vous allez m'accuser, madame ?

José fait le service en proposant du thé ou du café à tout ce monde qui débarque et envahit ma maison, les uns après les autres. À chaque fois la même question : « C'est qui, lui ? ». À chaque fois, la même réponse de Martinez.

— C'est la femme de ménage, enfin l'homme de ménage.

Le téléphone ne cesse de s'exciter. Je voudrais le jeter dans la piscine derrière moi. Mais je ne peux pas à cause de Manon. Je ne peux pas, non plus, s'il devait y avoir une rançon. Je dois absolument rester joignable. C'est l'OPJ qui m'a demandé si on m'avait demandé une rançon.

— C'est dans les films, les rançons, lui ai-je répondu.

— Pas que !

Philippine Donjon, Claire Cabusel et Alexandre Plantevin me relancent. Je devais être au bureau à 7 h 15, comme tous les matins quand je n'emmène pas les enfants à l'école. C'était le tour de Jeanne. Il va falloir que je leur dise quelque chose, un truc.

J'ai même le vendeur de l'entreprise qu'on doit acheter dans huit jours qui s'y met, Daniel Iacovelli, avec un e-mail long comme le bras. Qu'est-ce qu'il veut ?

RENDEZ-MOI MA FEMME ET MES ENFANTS !

À 8 h 29, ça sonne encore. Je sursaute. Ils sont tous en bas dans notre chambre, sauf le brigadier au visage vérolé qui me surveille avec José. Je me relève pour appuyer sur l'interphone. C'est Stéphanie, la mère de Manon. Elle est en larmes, furieuse. Elle me pousse pour entrer dans la maison, me bouscule avec violence.

— Qu'est-ce que t'as encore fait ? hurle-t-elle.

Je suis abattu. J'ai aussi mal qu'elle. Je ne sais pas quoi dire.

— Qui êtes-vous, madame ? demande la procureure en remontant dans le séjour.

— La mère de Manon.

Stéphanie veut emprunter les escaliers pour aller voir elle-même la chambre de notre fille. La procureure lui barre la route et l'oblige à s'asseoir sur l'une des chaises autour de la grande table en bois. José propose un café à mon ex-femme qui ne lui répond pas.

Stéphanie se redresse, tourne en rond, hystérique et démente, puis s'approche de moi. Tout près. Elle me balance une gifle. Une baffe forte qui fait du bruit, qui résonne dans la pièce. Ça claque. Et une seconde.

Pardon ?

— Qu'est-ce que t'as encore fait ?

— Madame, calmez-vous ! Asseyez-vous... C'est assez compliqué comme ça, s'impatiente la procureure.

Je ne dis rien. Parce que je ne sais pas quoi lui dire. Je la regarde avec la haine, la colère et la peine qui dévorent son visage. J'ai les mêmes. Le téléphone sonne de nouveau. Mais ce n'est pas Manon. Arrêtez !

Je ne bouge pas. Stéphanie s'effondre enfin sur une chaise. Elle pleure. Paumée. José lui apporte un café. Je ne bouge toujours pas. Immobile, le regard perdu. Dehors, les nuages gris deviennent presque noirs.

Ils remontent tous de notre chambre, les uns après les autres. Lentement.

J'observe Stéphanie. Manon lui ressemble. C'est une jolie femme apprêtée et aux formes plus gourmandes avec le temps qui passe. Je me rappelle pourquoi nous nous sommes aimés, en la voyant là, ce qu'elle représente. Stéphanie est la clef de voûte du début de mon histoire d'homme et de chef d'entreprise. Elle a connu les démarrages, les cautions à coups de millions, l'appartement trop petit, puis la maison pavillonnaire. Elle a connu les prémices de la réussite. Mais nous n'avons jamais su trouver le juste équilibre entre le roi que je voulais être et la reine qui cherchait à s'imposer. C'est à cause de ça que le divorce s'est glissé dans notre amour qu'on abîmait.

Elle m'a laissé une princesse, que je garde une semaine sur deux, depuis des années.

Je n'ai pas su protéger sa fille, ma fille, notre fille. C'est ma faute. C'est à ça que je pense.

Pardon, Stéphanie, pardon.

Le brancard qui traverse le salon me sort de ma torpeur. C'est Jeanne, ma Jeanne, ma femme qui s'en va, recouverte par une couverture dont je ne saurais dire la couleur. Je ferme les yeux. Parce que je veux fuir cette réalité. Rendez-la-moi, s'il vous plaît. Je veux te regarder, te toucher, te parler. Je veux te sentir, effleurer ta peau claire, à peine dorée. Je veux écouter tes paroles, le timbre de ta voix chaude. Je veux apprécier ta fougue et me rassurer de ton amour.

— Monsieur... Monsieur ?

C'est la procureure qui secoue mon bras pour que je revienne vers elle. Je voudrais que Jeanne soit toujours là, mais je suis bien ici, dans un trou béant, immense et profond qui ressemble à l'enfer.

— Jeanne est morte ? je lui demande bêtement.

— Je vous présente mes condoléances. Je suis désolée.

— Il va se passer quoi maintenant ?

— J'ai beaucoup de questions à vous poser. On va avoir beaucoup de questions à vous poser. Pour comprendre ce qui a pu se passer. L'essentiel, c'est de retrouver vos enfants, maintenant. La brigade criminelle va arriver. Ils vont vous entendre également, comme témoin, comme victime. Il va vous falloir beaucoup de courage, monsieur. Asseyez-vous ! continue-t-elle avec des phrases dont les tonalités tirent sur les aiguës.

C'est désagréable de l'écouter.

Avec la réalité qui revient

Il est 8 h 41.

C'est ce qu'indique le téléphone qui sonne encore. Quatre fois de suite. Ce n'est pas Manon. José m'apporte un café sans que je lui en aie réclamé, puis il s'installe derrière le comptoir de la cuisine, inerte, la bouche ouverte comme une carpe, à contempler la scène de crime. C'est une terre de désolation, de malheurs. Stéphanie ne cesse de pleurer, la tête posée sur la grande table en bois. La procureure me parle. Je ne l'écoute pas. Il y a les mots « rançon » et « ennemis » qui reviennent plusieurs fois.

J'allume une cigarette, le regard abandonné dans le salon.

Des jouets d'Arthur traînent sur le sol en béton brut. Les

camions ne font pas « pin-pon ». Ni les voitures « vroum-vroum ». Je n'entends pas le « tchou-tchou » de sa locomotive. Il a oublié un de ses doudous sur le fauteuil bleu. Son biberon qu'il n'a pas fini hier soir est encore sur la table basse.

La veste en jean de Manon est sur le rebord de la chaise en face. Elle a aussi laissé un sac à main. Il est suspendu à l'accoudoir. Je ne fouille jamais dans ses affaires. Je remarque que la paire de baskets dorées qu'elle cherchait est sous le porte-manteau. Elle a dû les retrouver.

— Monsieur Julianne ? Vous êtes là ? s'impatiente la procureure.

— Que voulez-vous que je vous raconte de plus ? Que cette nuit, vers 3 heures, je me suis réveillé. Je n'avais plus sommeil. Je suis sorti fumer, boire un café. J'ai entendu un bruit à l'entrée. Je me suis retrouvé nez à nez avec trois types. J'ai pris des coups et je me suis évanoui. Je me suis réveillé vers 7 heures. J'étais dehors. Je suis allé voir Jeanne. Elle était morte dans notre lit. J'ai cherché mes enfants. J'ai une fille de quinze ans, Manon, et un fils de trois ans, Arthur. Je les ai cherchés. Ils n'étaient plus dans la maison. La suite, vous la connaissez, puisque vous êtes arrivée... Comment allez-vous les retrouver ?

— C'est notre travail. Nous allons les retrouver. Laissez-nous faire. La brigade criminelle arrive, là.

— Retrouvez mes gosses. Retrouvez-les ! je répète, en criant.

— Je comprends. Calmez-vous, monsieur.

— Il faut que j'avertisse les parents de ma femme ? Je vais leur dire quoi... Il faut que je prévienne le boulot.

— On peut les appeler si vous ne vous en sentez pas capable.

— Je vais le faire.

— Vous faites quoi comme métier ?

— Je dirige une entreprise.

« Je vais appeler mes beaux-parents... Je vais appeler mon entreprise », je continue tout seul dans mes pensées.

Puis je me relève et je sors. Il fait trop froid. Le temps est humide. On dirait qu'il va neiger. Je me demande si Dieu existe. Je me demande s'il serait plus clément si j'étais croyant. Je me demande si tout ça est ma faute, ce que j'ai pu faire pour mériter un tel drame.

Il ne reste qu'une cigarette dans mon paquet. Je la mets à la bouche sans l'allumer. Je la mords. Il y a douze appels en absence sur mon téléphone, mais aucune nouvelle de Manon. Le message que je lui ai envoyé n'est toujours pas distribué.

Je l'imagine dans une cave insalubre, un film d'horreur. Elle a peur. Elle est terrorisée. Arthur s'accroche à elle. Il n'a pas ses doudous. Il hurle, il pleure, mais il s'accroche à elle. Il réclame sa mère. Il me réclame moi. Elle le câline, tente de lui chanter une jolie mélodie. Manon a un joli timbre de voix et chante juste. Elle le berce. Mais elle a peur.

Je ferme les yeux, en tentant de chasser ces pensées douloureuses, terribles. J'ai les larmes qui reviennent, le chagrin qui remonte. Je pleure. Ça ne s'arrêtera jamais plus.

Je n'ai pas le courage ni la force d'appeler quiconque. Je rédige un texto. Un texto, c'est bien. Je n'aurai pas à parler ni rien. Juste quelques mots pour qu'on me foute la paix.

Il y a eu un drame cette nuit... Comment dire.
Par quoi commencer. Jeanne est morte.
Assassinée dans notre chambre. Manon et Arthur ont disparu. La
police est là. Le SAMU est là. D'autres policiers arrivent.
Je ne veux pas discuter. Je ne suis pas là. Je ne serai pas là tant
que mes enfants n'auront pas été retrouvés. C'est terrible.
Ne m'écrivez pas. Laissez-moi ! Je vous tiens au courant. LPJ.

C'est un SMS groupé. Pour Philippine, ma directrice financière, pour Claire, mon avocate, pour Alexandre, mon directeur commercial, pour quelques très proches collaborateurs,

intimes même. J'appuie sur la petite flèche verte pour l'envoyer. Je dois essayer mes yeux avant. Je ne vois plus rien. J'ai perdu toute dignité. À l'intérieur de la maison, ils me regardent tous. Je sens leurs doutes, leurs suspicions, leurs remarques comme des rumeurs et des ragots qui vont nous salir.

J'allume la cigarette. Je respire un grand coup. Faut que j'appelle mes beaux-parents. Je cherche le numéro de la mère de Jeanne dans le répertoire. Il est 9 h 06.

Ça sonne. Ça sonne également à l'interphone. J'entends le bruit des sirènes de police. Je raccroche. Je fais quelques pas pour aller ouvrir la porte, celle qui est lourde, métallique et donne sur l'extérieur.

La rue est paralysée. Il y a six voitures qui la bloquent, un agent qui s'occupe de la circulation pour interdire l'accès aux riverains. C'est un brouhaha d'enfer, avec des gyrophares qui clignotent et des flics qui s'agitent, prêts à débarquer chez moi.

On dirait la guerre.

J'entends ma belle-mère qui beugle mon prénom. Je n'avais pas raccroché. L'homme qui se tient devant moi est grand, fort et moustachu. La bonne cinquantaine, le regard souriant, malicieux, malgré un visage fatigué.

— Capitaine Georges Verchère, de la brigade criminelle.